

Choisir son camp

Sergueï Dovlatov, *La zone. Souvenirs d'un gardien de camp*, traduit du russe par Chr. Zeytounian-Beloüs, Monaco, Éditions du Rocher, coll. « Anatolia », 2003, 202 p.

Christian Monnin

Volume 46, numéro 1 (263), février 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33118ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Monnin, C. (2004). Compte rendu de [Choisir son camp / Sergueï Dovlatov, *La zone. Souvenirs d'un gardien de camp*, traduit du russe par Chr. Zeytounian-Beloüs, Monaco, Éditions du Rocher, coll. « Anatolia », 2003, 202 p.] *Liberté*, 46(1), 156–160.

Choisir son camp

Christian Monnin

Sergueï Dovlatov, *La zone. Souvenirs d'un gardien de camp*, traduit du russe par Chr. Zeytounian-Beloüs, Monaco, Éditions du Rocher, coll. « Anatolia », 2003, 202 p.

D'origine juive et arménienne, fils d'un metteur en scène et d'une actrice, Sergueï Donatovitch Dovlatov, né en 1941, a grandi à Leningrad où, après des études vite abandonnées, il se lance dans le journalisme. Son indiscipline le contraint à passer d'un journal de province à l'autre jusqu'à son émigration définitive aux États-Unis en 1978. Ses livres n'ont commencé à être publiés en URSS qu'à partir de la fin des années 80 et n'ont obtenu un réel succès qu'après sa mort, survenue en 1990. Les Éditions du Rocher ont entrepris la publication de son œuvre intégrale en 2000¹.

La zone occupe une place à part dans l'œuvre de Dovlatov, puisque ce livre marque son entrée en littérature. Une entrée qui s'est effectuée à son corps défendant, ainsi qu'il l'écrit lui-même : « Il a fallu une suite de hasards invraisemblables et donc convainquants et logiques. Dont celui de l'univers carcéral. Quelqu'un tenait vraiment très fort à faire de moi un écrivain. Ce n'est pas moi qui ai choisi cette profession féminine, hystérique, cruelle et éprouvante ».

Point culminant donc de cette « suite de hasards », le service militaire qui, après un mariage malheureux, conduit le jeune

¹ À ce jour, l'éditeur a aussi publié *L'étrangère* (2001), *Le colonel dit que je t'aime* (2002), *La valise* (2002), et *Brotsky et les autres* (2003).

homme dans un camp de prisonniers de droit commun dans la république des Koumis. Il est d'usage de dire que la vérité sur les camps soviétiques a filtré par bribes à travers la censure et la fermeture des frontières. C'est particulièrement vrai de ce livre au destin emblématique : avant son émigration, Dovlatov l'a photographié sur des microfilms confiés ensuite à « quelques Françaises courageuses » qui les ont fait sortir d'URSS ; pendant plusieurs années, l'auteur, alors installé aux États-Unis, a reçu de France des fragments de son texte qu'il a vainement tenté de reconstituer.

Finalement publié aux États-Unis en 1982 seulement, c'est pourtant bien le premier livre écrit par Dovlatov, du moins pour la plus grande partie. Car, devant l'incomplétude du manuscrit, l'auteur a décidé de faire alterner les fragments qui lui sont parvenus avec des lettres adressées à son éditeur durant la préparation de l'ouvrage et réécrites pour la circonstance.

La zone est ainsi le « livre de camp » de Dovlatov, mais il offre sur cette réalité un double regard, intérieur et extérieur, composé de récits autobiographiques écrits sur le moment et de commentaires à distance. Livre interlope, livre à la fois du dédoublement et de la confusion morale. Et c'est cette caractéristique qui permet de situer *La zone* dans l'abondante littérature concentrationnaire russe, ce que l'auteur ressent le besoin de faire dès les premières pages : l'originalité de son expérience est d'abord d'avoir vécu l'univers carcéral *du côté des gardiens*. Dedans, mais dehors, donc.

En deçà, c'est surtout la vision contrastée que Dovlatov en a tirée qui fait la singularité de son livre et cette vision consiste essentiellement en une relativisation de la distinction entre intérieur et extérieur. Renvoyant dos à dos « les deux échelles de valeurs morales et idéologiques » dominantes – celle qui considère que le détenu est un monstre et le policier un héros, et celle, symétrique, qui voit dans le prisonnier une victime et dans le gardien un bourreau –, Dovlatov découvre rapidement « la similitude

frappante entre l'univers carcéral et la vie ordinaire », entre des prisonniers qui, dans d'autres circonstances, auraient très bien pu être gardiens, et des gardiens qui auraient souvent mérité la prison.

Poussant cette logique à son terme, Dovlatov ajoute que « le camp reproduit l'État en modèle réduit. Plus précisément l'État soviétique. Avec sa dictature du prolétariat (le règlement intérieur), son peuple (les détenus), sa milice (les gardiens). Son appareil du Parti, sa culture, son industrie. Et tout le reste ». Ainsi, les efforts et les bassesses qu'un prisonnier doit déployer pour obtenir un poste en apparence aussi dérisoire que coupeur de pain sont les mêmes qui permettent aux gens de l'extérieur d'accéder aux sinécures du Parti. En somme, malgré une radicale transformation de la hiérarchie des valeurs matérielles, la vie conserve « des proportions normales ». Dovlatov entrouvre le gouffre de la normalité des situations extrêmes : elles aussi ont leur logique, et il est possible de s'y habituer. Par contrecoup, c'est toute l'Union soviétique qui apparaît placée en régime spécial. Emblématique alors de cette réalité en demi-teintes, le drapeau délavé trônant au-dessus des baraquements, évoqué à plusieurs reprises, et qui, de rouge, est devenu rose à force de lavages.

Sur cette base s'ébauche une vision de l'humanité dégagée de notions absolues du bien et du mal, car « l'être humain change sous la pression des circonstances jusqu'à devenir méconnaissable », autrement dit « le bien et le mal sont contingents ». C'est vrai dans les camps soviétiques comme à Brighton Beach, « car la liberté est aussi favorable au mal qu'au bien ». Ainsi, alors que Dostoïevski, dans ses *Souvenirs de la maison des morts*, s'emploie avant tout à dresser des portraits en forme d'études de cas, alors que Soljenitsyne, dans *L'archipel du Goulag*, démonte les rouages d'un système répressif, Dovlatov s'intéresse aux circonstances variables, et parfois anecdotiques, qui poussent un individu vers un bien ou un mal difficiles à circonscrire.

On le voit, les lettres à l'éditeur sont l'occasion pour Dovlatov d'esquisser une réflexion intéressante, même si ce relativisme éthique n'est pas sans soulever la question de la responsabilité. Mais le vrai problème du livre réside dans le rapport entre ces commentaires et les fragments de récit autobiographique. Non pas que ceux-ci soient inintéressants, bien au contraire. Plusieurs sont même saisissants, ainsi lorsqu'un prisonnier s'ampute la main pour se soustraire au travail forcé, conformément à la vieille loi du milieu ; ainsi également lorsqu'un officier, apprenant que des détenus ont tué et mangé son chien bien-aimé, se contente de décompter de leur pécule la somme que l'animal lui a coûté. Simplement, on soupçonne parfois l'auteur d'avoir craint qu'ils ne se suffisent pas à eux-mêmes et d'avoir ressenti le besoin d'explicitier ce que le lecteur, lui, aurait sans doute préféré saisir tout seul. Cette composition en contrepoint condamne en quelque sorte les histoires à exemplifier leur commentaire, et ce faisant les encadre, voire les surveille...

C'est pourtant bien un des aspects les plus intrinsèquement troublants des récits de *La zone* qu'il soit souvent malaisé de faire la différence entre prisonniers et surveillants, et surtout que cette distinction ait finalement peu d'importance. Troublante aussi cette identification du narrateur avec un détenu des plus endurcis qui l'a poignardé dans une rixe : « Lui et moi ne faisons qu'un. C'est uniquement soi-même qu'on peut haïr à ce point ». Quant à la perméabilité et la similitude entre intérieur et extérieur, elle est bien illustrée par le dernier récit, au cours duquel le narrateur franchit la limite quand, après une soulerie qui dégénère en bagarre, il est mis aux arrêts et escorté par un de ses camarades. Le refus affiché du sensationnalisme et cette espèce d'équilibre et d'incertitude font pénétrer le lecteur lui-même dans une zone trouble, où les repères moraux s'estompent.

Quoi qu'il en soit, ce jeu de dédoublement et de miroir, toujours cohérent bien qu'à certains égards plus ou moins heureux, est particulièrement intéressant parce qu'il définit la position de

l'écrivain Dovlatov. En réaction à ce qu'il a vu et subi, il rapporte (dans une lettre, encore une fois) que sa personnalité s'est dédoublée et qu'il a commencé à se penser à la troisième personne, alors qu'il se faisait tabasser : « La vie se transformait en thème littéraire ». Observation immédiatement suivie d'effet dans le récit subséquent où apparaît pour la première fois son double, Boris Alikhanov. En somme, il a acquis la distance qui lui a permis de s'aventurer dans la zone, ce lieu interlope et sauvage où se confondent gardiens et détenus, bien et mal, d'y évoluer en s'efforçant de garder une certaine droiture (non sans failles) et d'en ressortir vivant et écrivant. Une distance particulière qui caractérise toute son œuvre ultérieure, à la fois très proche de la vie (et au premier chef de la sienne) et suffisamment en retrait pour en faire apparaître les ambiguïtés, les contradictions et l'absurdité avec un humour jamais gratuit. Caractéristique également cette capacité de faire ressentir la normalité de situations extrêmes et, à l'inverse, de souligner l'extravagance de situations banales.

Un autre écrivain russe est né dans les camps...